

CONCOURS BLANC N° 1
(NIVEAU FACILE)

Grille de réponses

1		31		61	
2		32		62	
3		33		63	
4		34		64	
5		35		65	
6		36		66	
7		37		67	
8		38		68	
9		39		69	
10		40		70	
11		41		71	
12		42		72	
13		43		73	
14		44		74	
15		45		75	
16		46		76	
17		47		77	
18		48		78	
19		49		79	
20		50		80	
21		51		81	
22		52		82	
23		53		83	
24		54		84	
25		55		85	
26		56		86	
27		57		87	
28		58		88	
29		59		89	
30		60		90	

COMPRÉHENSION

Durée 20 minutes
15 questions
Réponse exacte : 4 points
Pas de réponse : 0 point
Mauvaise réponse : -1 point

Texte 1

Le libre-échange est à la base de la mondialisation et les multinationales en sont devenues les vecteurs ainsi que les grandes gagnantes, puisque leur taille leur permet de profiter pleinement des différences dans les droits nationaux (fiscalité, travail...). Bien que des multinationales existaient déjà depuis longtemps, la mondialisation qui a débuté dans les années 1980 a renforcé leur position sur l'échiquier mondial en leur octroyant la possibilité, à la faveur d'une ouverture plus ou moins sauvage des frontières, de dessiner la nouvelle géographie du capitalisme.

Le libre-échange est ainsi vu par certains économistes comme le moyen d'aboutir à un optimum et se définit par la célèbre formule de Vincent de Gournay (1712-1759) : « laissez faire, laissez passer ». Pour Adam Smith, chaque pays a intérêt à se spécialiser dans la ou les productions où il possède un avantage absolu en matière de productivité et à importer les produits qui seraient trop coûteux en temps de fabriquer soi-même. On appelle cette spécialisation la théorie des avantages absolus. Malheureusement, si un pays n'a aucun avantage absolu, alors il lui est impossible de participer au commerce international.

C'est pourquoi, David Ricardo développera une autre théorie basée sur les avantages comparatifs : même en l'absence d'avantage absolu, un pays peut se spécialiser dans une production dès lors qu'il y possède un avantage comparatif. Paul Samuelson, prix Nobel d'Economie en 1970, avait donné une explication très intuitive et pertinente de cette théorie. Il supposait qu'un brillant avocat envisage de recruter une secrétaire pour s'occuper de l'administration de son cabinet. Il se rend alors compte, après avoir auditionné plusieurs candidates, que celles-ci sont moins performantes dans ce domaine que lui. L'avocat a donc un avantage absolu et selon la théorie d'Adam Smith, il devrait donc exercer en tant qu'avocat et en même temps s'occuper des tâches de dactylographie. Mais la théorie de Ricardo lui rappelle qu'il possède un avantage comparatif puisqu'il est plus performant qu'une secrétaire sur le plan du droit relativement à son écart de performance en matière de dactylographie. Ainsi, l'avocat a tout intérêt à embaucher une secrétaire afin de se consacrer à ce qu'il sait faire de mieux, le droit, et la secrétaire s'occupera de son domaine de prédilection à elle. En fin de compte, chacun y gagne.

Les fortes hypothèses de ces théories et leur simplification extrême ont conduit les économistes à développer d'autres théories explicatives, liées notamment à la dotation en facteurs de production de chaque pays. Ainsi, la théorie Heckscher, Ohlin et Samuelson analyse la spécialisation internationale par l'inégale dotation de facteurs (par exemple des terres, de la main-d'œuvre, du capital...) et par les disparités de prix. Chaque pays se spécialise par conséquent dans les productions utilisant en plus forte proportion le facteur relativement abondant et bon marché, et importe les produits incorporant des facteurs rares sur son territoire. À terme, cette spécialisation provoquerait une tendance à l'égalisation des coûts des facteurs, comme le montre le rattrapage des salaires en Corée du Sud dans les années 1990 et de la Chine aujourd'hui.

Mais dans tous les cas, ces théories affirment la supériorité du système de libre-échange, supprimant tout obstacle au commerce, puisque la concurrence et la division internationale du travail devraient permettre d'atteindre une production maximale pour chaque pays, quitte à ne plus savoir réellement d'où provient un produit. C'est le cas l'iPhone® qui est traditionnellement vu comme une exportation chinoise, puisque ce sont des ouvriers chinois qui assemblent ce produit. Mais une mesure révisée, en valeur ajoutée, permet de voir que la Chine, pour assembler l'iPhone, importe beaucoup du Japon, de l'Allemagne, de la Corée du Sud et d'autres pays encore, ce qui fait de l'iPhone® un produit made in monde !

Le consommateur en profiterait aussi au travers de la baisse des prix des produits qui seraient fabriqués dans le pays où son coût relatif est le plus faible. De plus, les entreprises seraient incitées à innover et à réduire leurs coûts pour rester dans la compétition mondiale, ce qui permettrait des gains d'efficacité et donc une hausse de la croissance économique. Mais comme ces promesses semblent prendre beaucoup de temps à se réaliser, de plus en plus d'économistes préconisent désormais l'intervention de l'État en faveur des entreprises et des salariés nationaux, tout en acceptant le cadre général du libre-échange. Les Américains parlent dès lors de « politique commerciale stratégique » pour évoquer cette aide de l'État qui peut prendre diverses formes : subventions, financement de la recherche et de l'innovation, protectionnisme plus ou moins avoué (mesures administratives appropriées pour éviter la concurrence étrangère, standards techniques imposées aux importations, normes écologiques et/ou sociales...).

TEXTE 2

Plusieurs raisons spéciales concourent à faire de l'Américain l'être âpre au gain, actif, entreprenant, optimiste et versatile qu'il est. Plusieurs causes, en dehors de l'influence celtique, contribuent à en faire un citoyen amoureux de réclame, épris de charlatanisme, égalitaire forcené et bruyant patriote.

L'émigré venu dans ce pays depuis le commencement du siècle n'avait qu'un but, échapper à la pauvreté et à l'indigence ; il est arrivé au milieu d'hommes dont l'idéal unique est devenu la richesse ; il trouve d'immenses étendues de terres fertiles à défricher, des ressources inépuisables à développer ; il s'incorpore à ses nouveaux compatriotes comme un soldat qui prend place au milieu d'une armée en marche et pleine de l'enthousiasme de la lutte. Il ne sera considéré de ses camarades que s'il se bat bien, c'est-à-dire s'il s'enrichit. Vaincu dans une première escarmouche, il ne se décourage pas et retourne allègrement au combat ; s'il a été délogé d'une position, il

réussit à s'emparer d'une autre et à s'y maintenir. Dans cette armée aucune désertion ne se produit, personne ne songe à quitter son poste, et tous les combattants meurent les armes à la main.

Les touristes d'outre-mer parlent avec ébahissement de l'énergie féroce de l'Américain, de ses conceptions colossales, de ses entreprises extraordinaires, des maisons à vingt étages qu'il construit, des fortunes mondiales qu'amassent ses spéculateurs et ses charlatans. Ainsi, nous sommes étonnés au récit des faits héroïques accomplis au Moyen âge, devant les gigantesques monuments, merveilles d'art et de patience qu'il nous a légués. Au Moyen âge, l'Europe avait tout ce qu'il fallait pour réaliser de grandes choses au soutien et sous l'inspiration de l'idée religieuse. L'Amérique du XIX^e siècle a possédé toutes les conditions requises pour réaliser de grandes choses dans le domaine matériel. À l'époque des Croisades la foi chrétienne était profonde en Europe et la pensée de l'éternité planait sur toutes les préoccupations du temps. En Amérique à notre époque, la foi en l'homme et en la conquête des biens d'ici-bas remplit toutes les âmes.

Dans la complexité des mouvements qu'accomplissent les sociétés, dans la variété des formes successives qu'elles affectent, il y a toujours une tendance dominante qui détermine la plupart des actes. On a pu facilement l'indiquer pour la France, au cours des derniers siècles, c'était le désir de la gloire, la soif de la domination intellectuelle; pour l'Angleterre c'était la poursuite de l'expansion territoriale. Aux États-Unis pendant tout ce siècle, le mot d'ordre a été : « Enrichissez-vous ».

Tout se prêtait à la réalisation de cette ambition : sol fertile offrant sous des climats divers les produits de toutes les zones, vastes forêts, riches bassins miniers, la main-d'œuvre en abondance et la houille, ce *deus ex machina*. Dans les pays d'ancienne colonisation le laboureur succède à une longue lignée de laboureurs qui ont exploité le même champ et en ont tiré leur subsistance; le sol rend chaque année le même tribut. En Amérique ce sont, chaque année, de vastes espaces de terre jusqu'alors incultes, des forêts vierges, des carrières, des mines encore inexploitées qui jettent leurs richesses dans la circulation. La population se développant sans cesse dans des proportions rapides, on comprend quelle prospérité continue a dû en résulter pour les propriétaires fonciers, pour les possesseurs d'immeubles qui ont vu leurs loyers augmenter sans interruption d'année en année, pour les boutiquiers dont la clientèle se doublait parfois en quelques jours, après l'arrivée de navires chargés d'immigrants.

Ceux qui arrivaient n'étaient d'abord des concurrents, ni dans le négoce, ni dans les carrières libérales, ni dans la spéculation sur les terrains; c'étaient des ouvriers et des consommateurs, tous ignorant les habitudes du pays, un grand nombre ne parlant pas la langue dominante et qui, se trouvaient à la merci des habitants déjà établis, lesquels ne se sont jamais fait faute de les exploiter.

Disons de suite qu'ils n'ont pas eu trop à s'en plaindre, car une fois initiés aux mœurs, familiers avec la langue anglaise et devenus Américains, eux-mêmes ont exploité à leur tour, d'autres immigrants. Cette exploitation a été la brimade obligatoire des nouvelles recrues. Comment cet homme sans beaucoup d'instruction, sans aptitudes extraordinaires, arrivé tout jeune, d'Allemagne, d'Irlande ou de Norvège est-il parvenu à remuer des centaines de milliers de dollars, et à conquérir la haute situation qu'il occupe? Il a su deviner le goût montant du public pour tel ustensile, tel objet de toilette, telle drogue. Peut-être n'a-t-il rien deviné du tout; il voulait simplement gagner sa vie, s'enrichir comme ses voisins; il a établi un petit commerce de liqueurs ou d'épiceries

et la vogue est venue. La rage de la bicyclette qui sévit depuis six ans aura été, sans doute, dans beaucoup de villes des États-Unis, le point de départ de grandes fortunes. Les chemins de fer qui sillonnent le pays dans tous les sens ont pu être entrepris à coup sûr, car les immigrants étaient toujours prêts à venir à l'appel des capitalistes, féconder les terres incultes traversées par les nouvelles lignes et semer des villes dans le désert.

Les États-Unis sont le seul pays où l'inventeur n'est pas le malheureux classique, victime de tous les déboires, en butte à toutes les déceptions et qui finit à l'hôpital ou dans une maison de santé; car la routine ne s'y est pas encore implantée, car le succès inspire la confiance. Puisque, depuis de longues années, tout le monde a réussi, pourquoi ne réussirait-on pas? Puisque la plupart des personnes qui jusqu'à présent ont risqué beaucoup, ont gagné beaucoup, pourquoi n'en serait-il pas encore ainsi? Le fond sur lequel reposent toutes les entreprises reste inépuisable: d'immenses ressources en terres, en numéraire, l'activité ambiante, l'amour général de la nouveauté.

Une circonstance qui favorise singulièrement l'esprit d'entreprise, c'est que nul n'est exposé à manquer de pain et l'on pourrait dire, en dehors de certaines époques de crise, à manquer d'ouvrage, pour peu qu'il ait de la prudence et de la prévoyance. Les capitaux ne sont pas oisifs, on veut qu'ils rapportent et le rentier se contentant d'un faible trois pour cent n'est pas une espèce commune aux États-Unis.

Quelles que soient les conditions actuelles et les perspectives de l'avenir, il n'en est pas moins vrai que tout dans le passé a eu pour effet de développer chez l'Américain la confiance en soi, l'esprit d'entreprise et l'optimisme.

QUESTIONS PORTANT SUR LE TEXTE 1

1. L'article est rédigé sur un ton:

- A. populaire
- B. académique
- C. précieux
- D. cynique
- E. comique

2. Samuelson a reçu son Prix Nobel en:

- A. 1950
- B. 1960
- C. 1970
- D. 1973
- E. 1975

- 3. On peut expliquer la spécialisation internationale par :**
- A. les choix politiques
 - B. le hasard
 - C. l'inégale dotation de facteurs
 - D. les contingences historiques
 - E. la spéculation
- 4. Selon Samuelson, les spécialisations nationales doivent conduire :**
- A. à la disparition de toutes les inégalités sociales
 - B. à l'égalisation des coûts des facteurs de production tels que les salaires
 - C. à la disparition du libéralisme
 - D. au protectionnisme
 - E. au communisme
- 5. Ricardo a développé la thèse :**
- A. de la libre circulation des marchandises
 - B. des avantages comparatifs
 - C. des revenus inégaux
 - D. de l'ISLM
 - E. de l'inflation
- 6. L'iphone est un excellent exemple d'un produit :**
- A. made in USA
 - B. made in Asia
 - C. made in Taiwan
 - D. made in monde
 - E. made in America
- 7. Au sujet d'un bien comme l'iphone, la mondialisation est censée bénéficier au consommateur en termes de :**
- A. qualité
 - B. prix
 - C. savoir-faire
 - D. expertise
 - E. liberté

QUESTIONS PORTANT SUR LE TEXTE 2

8. **La prospérité de certains Américains est due à :**
- A. la nature
 - B. la tradition européenne
 - C. la scientificité de l'économie
 - D. l'esprit d'aventure
 - E. la démographie
9. **On comprend grâce à ce texte qu'une réussite matérielle suppose aussi :**
- A. la gloire
 - B. la vertu
 - C. une psychologie
 - D. l'aide de Dieu
 - E. le soutien de la religion
10. **Quel est l'état d'esprit de l'émigrant aux USA ?**
- A. heureux
 - B. combatif
 - C. précieux
 - D. pauvre
 - E. écœuré
11. **En dehors des USA, l'inventeur est :**
- A. malheureux
 - B. heureux
 - C. apprécié
 - D. battu
 - E. débattu
12. **Quelle phrase résume le mieux le texte ?**
- A. Tout ne s'explique pas simplement dans le procès de civilisation.
 - B. Rien ne ressemble autant à un homme qui réussit qu'un homme qui a de la chance.
 - C. Toute réussite s'explique.
 - D. Il y a divers facteurs qui expliquent l'esprit d'entreprise et qui se retrouvent tous aux USA
 - E. Il n'y a pas d'effet sans cause, même en économie américaine.